

Rosalie,

Ouvreuse à l'Opéra

De la même autrice

Sidonie, Laitière à Paris

Illustration de couverture : « Deux tourtereaux assez sympathiques », lithographie (détail), France, années 1890. Collection particulière.

© iStock/Duncan P. Walker

ISBN : 979-10-359-8257-7

© Tiphaine Burtin – 2022

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Tiphaine Burtin

Rosalie,

Ouvreuse à l'Opéra

En mémoire de Claude Burtin

1935-2012

Et de Renée Mabire

1929-2014

Prologue

City of Cork, jeudi 28 novembre 1867

Tandis que le *City of Cork*, le paquebot sur lequel nous allons passer les prochaines semaines, s'éloigne lentement, je regarde les côtes anglaises disparaître progressivement. Ce n'est pas mon pays que je contemple, et pourtant je ne peux retenir mes larmes. Encore une fois, j'ai tout laissé derrière moi pour commencer une nouvelle vie. Mais, cette fois, il n'y aura pas de retour possible. Désormais, c'est en Amérique que mon destin m'attend.

Je souffle sur mes mains. Il fait froid sur le pont, je ne vais pas pouvoir y rester très longtemps. J'avais besoin d'être seule quelques instants, pour reprendre mes esprits. Je sèche mes larmes, il y en aura tellement d'autres pendant les heures à venir. Dans quelques minutes, je vais descendre dans notre cabine. Alphonse m'y attend. Il est temps que je lui confie enfin ce lourd secret que je garde pour moi depuis si longtemps et qui, aujourd'hui, revient me hanter et nous chasse de France. Ensuite... Je ne sais pas ce qu'Alphonse en pensera. Peut-être que ça ne changera rien à ses yeux, peut-être qu'au contraire, il refusera d'être associé à moi. Peut-être qu'une fois arrivés à La Nouvelle-Orléans, notre destination finale, il partira de son côté avec sa sœur, me laissant seule, une nouvelle fois.

Je jette un dernier regard aux côtes qui ne sont plus désormais qu'un minuscule point à l'horizon, je prends une grande inspiration et je me dirige vers les escaliers.

J'ouvre la porte de la cabine. Alphonse est assis dans un fauteuil, un livre à la main. En m'entendant entrer, il lève la tête et me sourit gentiment.

- Où est Félicie ? je m'étonne, surprise de ne pas entendre la voix excitée et émerveillée de la fillette.

- Un steward l'a emmenée visiter le bateau, elle était ravie. Et puis, je me suis dit que nous serions plus tranquilles pour parler...

Je ne réponds pas. Je hoche la tête en baissant les yeux.

- Rosalie, reprend doucement Alphonse, je ne veux pas te forcer à parler. Si tu n'es point prête à partager ton secret avec moi, je comprends. Tu peux m'en parler quand tu veux, qu'importe que ce soit aujourd'hui ou dans un an.

Je soupire. Alphonse est d'une patience et d'une gentillesse incroyable, mais je dois tout lui raconter. Absolument tout, sans rien cacher. Et le plus tôt sera le mieux. Sans un mot, je me dirige vers l'armoire de la chambre. J'en sors une boîte en métal. Je retourne au salon, je m'installe en face d'Alphonse. J'ouvre la boîte posée sur mes genoux, je prends une grande inspiration, puis je commence mon récit.

Chapitre 1

Cherbourg, dimanche 19 juin 1864

Je m'appelle Rosalie Mabire. Je suis née à Cherbourg, le 6 mars 1847. Mon père, Henri, est chef-machiniste au Théâtre de l'Alma, à Cherbourg. Ma mère, Marthe, ne travaille pas, enfin pas vraiment. Quand j'étais petite, les soirs de spectacle, elle était ouvreuse au Théâtre : les pourboires qu'elle y gagnait permettaient d'améliorer l'ordinaire. Ça n'a pas toujours été comme ça, pourtant. Avant ma naissance, elle était ouvrière de la couture pour l'ancien Théâtre de la Comédie ; c'était elle qui, avec d'autres ouvrières, faisait tous les costumes des danseuses, des acteurs, des chanteurs. C'est d'ailleurs là-bas qu'elle a rencontré Papa, qui n'était alors qu'un simple ouvrier-machiniste.

En fait, si les représentations étaient réussies, c'était un peu grâce à eux : grâce aux beaux costumes de Maman et grâce à l'efficacité de Papa à changer les décors et à créer des effets sur la scène (il sait faire de la fumée et faire apparaître ou disparaître les acteurs !). Mais ça, c'était avant que j'arrive dans leurs vies.

Ma naissance a été très difficile, Maman a failli mourir. Elle est restée très faible et se fatigue très vite. Elle n'arrivait pas à travailler, entretenir la maison et s'occuper de moi, alors elle a quitté sa place. De toute façon, rester assise pendant des heures, ou courir après les uns et les autres pour les essayages et les retouches des costumes, c'était quasiment impossible pour elle. Alors elle est restée avec moi, à la maison, et dès que j'ai été en âge, je l'ai aidée pour le ménage et la cuisine. Je crois que je devais avoir trois ans quand j'ai tenu un balais pour la première fois.

Je n'ai pas eu de frères et sœurs. Après ma naissance, la sage-femme a dit à Maman qu'elle ne survivrait pas à une autre grossesse. J'aurais bien aimé des frères et sœurs, et je crois que Papa aurait bien aimé un fils. Papa et Maman se disputent beaucoup, et souvent à cause de moi. Parfois, j'ai l'impression que Maman ne m'aime pas vraiment. Quand j'étais enfant, par exemple, Maman se plaignait souvent que j'étais trop fatigante et qu'elle n'avait pas la force de s'occuper de moi. Papa me demandait d'aller jouer dans la chambre, et je les entendais crier. À chaque fois, Papa lui disait qu'elle devrait s'estimer heureuse de ne pas avoir à travailler et d'avoir un mari qui gagnait suffisamment pour subvenir à leurs besoins.

C'est vrai qu'on n'était pas malheureux : Papa ramenait à la maison entre cent et cent-cinquante francs par mois, c'était suffisant pour le loyer et la nourriture et, souvent, il nous restait aussi de quoi avoir des petits plaisirs. Pour ça aussi, mes parents se disputaient. Maman aurait voulu garder tout l'argent, alors que Papa, de temps en temps, en utilisait un peu pour m'acheter des confiseries, des rubans, et même une belle poupée de porcelaine, avec une belle robe et un petit manteau. Je l'avais appelée Eugénie, comme la femme de l'Empereur. J'ai passé des heures à coiffer ses belles boucles brunes et à lui parler, et ça énervait Maman. Elle criait que je n'avais pas besoin d'une si belle poupée, que c'était de l'argent gâché et que je ferais mieux de me rendre utile.

Et puis un jour de 1854, quand j'avais sept ans, j'ai commencé à aller à l'école. Ce n'était pas prévu mais, apparemment, quelques années plus tôt, un monsieur de Paris qui s'appelle Falloux a décidé que, dans les communes de plus de huit-cents habitants, toutes les petites filles devaient aller à l'école. Ça n'a pas plu à Maman. Je jouais dans la chambre avec Eugénie, mais j'ai quand même entendu les cris.

- Il est hors de question qu'elle aille à l'école ! s'était écriée ma mère. Elle a sept ans, elle devrait commencer à faire des travaux

d'aiguilles ou de ménages pour amener un salaire ! Nos dépenses augmentent, ta promotion n'arrive pas, on ne peut pas continuer comme ça. Instruire Rosalie serait une perte de temps !

- Je refuse que ta paresse conduise à l'exploitation de ma fille ! avait crié Papa tout aussi fort. Rosalie n'a que sept ans, elle n'a pas l'âge de travailler. Tu n'as aucun scrupule à rester au lit toute la journée pendant que ta fille, une enfant, fait seule la cuisine et le ménage. Tu veux que nous ayons plus d'argent ? La solution est simple : travail. C'est aux parents de subvenir aux besoins de leurs enfants, pas l'inverse. Et je ne veux rien entendre de plus sur le sujet : Rosalie ira à l'école.

Le lendemain, Papa m'avait accompagnée fièrement jusqu'aux grilles de l'école communale. Une semaine après, Maman commençait à travailler comme ouvreuse au Théâtre où elle avait été employée avant ma naissance. Elle ramenait à la maison trois francs par soir, c'était mieux que rien.

L'école a été une véritable révélation pour moi : j'ai appris à écrire, à lire, à compter et à calculer, et j'ai perfectionné mon apprentissage des travaux d'aiguilles. J'ai même appris quelques rudiments d'histoire et de géographie. Toutes ces choses aussi simples que de pouvoir lire les enseignes des boutiques m'enchantaient ; avec l'école j'ai découvert un monde où, grâce à la lecture, tout est possible. Papa a vite compris que j'avais soif d'apprendre. Si je passais la plupart de mes soirées seule, comme mes deux parents étaient au Théâtre, chaque fois que nous nous retrouvions Papa me racontait les pièces qui étaient montées et sifflotait les airs des ballets. Tandis qu'il sifflotait, je dansais. Je ne connaissais pas les pas, mais ça m'était égal : dans ces moments, j'oubliais tout : les disputes de mes parents, l'animosité de ma mère à mon égard, sa mine renfrognée quand je partais à l'école tous les matins ; il n'y avait plus rien de tout ça, juste la musique et moi.

Et puis, quand j'ai eu douze ans, j'ai quitté l'école. J'avais atteint l'âge où ce n'était plus obligatoire, il me fallait travailler. Papa voulait me faire entrer comme ouvrière de la couture au Théâtre, mais il n'y avait pas de place, et la direction me trouvait trop jeune. Alors je faisais des travaux d'aiguilles par-ci par-là, qui rapportaient quelques sous à la maison. Et puis, en 1861, le chef-machiniste du Théâtre est mort brusquement. C'est Papa qui a été nommé pour le remplacer, la direction voulait saluer son sérieux, son application au travail et sa fidélité. À trente-six ans, cela faisait déjà dix-huit ans qu'il était machiniste. Devenu chef-machiniste, il m'a obtenu une place au département des confections du Théâtre. J'avais quatorze ans. Maman a estimé qu'entre le salaire de Papa, qui ramenait maintenant entre deux cents et trois cents francs par mois, et le mien, elle n'avait plus besoin de travailler, et elle a quitté sa place d'ouvreuse.

Aujourd'hui, à dix-sept ans, je suis toujours ouvrière de la couture au Théâtre de l'Alma. C'est une place qui me plaît, même si je préfère être au contact du public. L'année dernière, j'ai aussi pris une place d'ouvreuse : les pourboires que je gagne me permettent de mettre un peu d'argent de côté, et j'aime l'ambiance du Théâtre, qui est bien différente de celle des coulisses. À dire vrai, si je pouvais, je quitterais ma place d'ouvrière pour n'être qu'ouvreuse. Mais, financièrement, ce ne serait pas possible, surtout avec Maman qui ne travaille toujours pas.

L'avantage des coulisses c'est qu'à force de voir les danseuses s'entraîner, je connais les pas des danses modernes ! Valse, polka, mazurka, scottish n'ont plus de secrets pour moi. Je ne danse qu'avec Papa, mais ce n'est pas grave : le plaisir et le sentiment de liberté, de légèreté presque, procurés par la danse nous font du bien à tous les deux.

Chapitre 2

Cherbourg, dimanche 19 juin 1864

Aujourd'hui il fait très beau. Avec mes parents, nous sommes sortis faire une promenade sur le port. Nous n'y allons pas souvent : comme on habite et qu'on travaille dans le centre, on n'a pas vraiment de raison de sortir de notre quartier. J'ai beaucoup de chance d'habiter dans le centre-ville : depuis que Napoléon III est au pouvoir, les rues ont été pavées et assainies et de nouvelles voies ont été percées, comme la Place des Halles en 1859. La ville compte maintenant un nouveau Théâtre (celui où je travaille), un Hôtel de Ville, une halle aux poissons et même un musée ! Des jardins publics ont aussi été aménagés.

Et puis, dans le centre, c'est beau, toutes ces maisons en schiste, elles sont bien entretenues. Elles sont toutes construites sur le même modèle : une cave, un ou deux étages et des combles mansardés. Nous, on habite au deuxième étage d'une maison rue de la Paix. Dans notre appartement, il y a une chambre et une grande pièce, qui nous sert de cuisine et de pièce de vie. Sur le palier, il y a un cabinet d'aisance. Quand j'étais petite, je dormais dans la chambre avec mes parents, mais maintenant je m'installe sur une banquette dans la pièce de vie. Ce n'est pas toujours très confortable, mais j'ai de la chance. Tout le monde n'a pas la même, à Cherbourg, tout dépend du quartier dans lequel on vit.

Dans le centre-ville, on trouve les artisans, les commerçants et les ouvriers dit « qualifiés », comme Papa, par exemple. À l'ouest, les rentiers, les avocats, les notaires et les officiers ont installé leurs familles, à côté du port militaire. Les négociants et les armateurs, eux, ont préféré, l'est, à proximité du port de commerce, des chantiers navals et des magasins. Enfin, les quartiers sud concentrent une population ouvrière pauvre voire misérable, qui vit dans des conditions très difficiles et qui

n'a pas notre chance à nous, les ouvriers du centre. De nouveaux quartiers ont aussi été aménagés, dans les faubourgs. Le plus important, c'est le quartier du Roule : des usines y ont été construites, et les patrons se sont installés dans de belles maisons, pendant que leurs ouvriers s'entassaient dans des logements insalubres. Alors, à part les bourgeois et les nobles qui viennent dans le centre pour le Théâtre, notamment, nous autres on quitte rarement nos quartiers respectifs. Ce n'est pas qu'on ne veut pas voir les autres, non, c'est juste qu'on n'a pas besoin de sortir.

Mais aujourd'hui ce n'est pas qu'à cause du beau temps qu'on est en promenade au port. Non, aujourd'hui est un grand jour pour Cherbourg : c'est l'inauguration du casino et des bains de mer de la ville. Cherbourg devient officiellement une « station balnéaire », où les riches Parisiens vont passer l'été. Oh ça ne plaît pas à tout le monde, bien, sûr, dans les couloirs du Théâtre certains disent que le coût de la vie va augmenter, mais moi je trouve ça bien parce que ça va créer beaucoup d'emplois avec les nouveaux hôtels, les restaurants et le casino.

Il y a beaucoup de monde dans la ville aujourd'hui, il y a même des gens riches qui sont venus spécialement de Paris pour voir ça. J'aime bien ce genre d'évènements. Même si nous on ne pourra pas aller au casino, on peut quand même profiter des festivités. Il y a des étals de confiseries, des promenades en carrioles tirées par des ânes, un orchestre qui joue des musiques de danse. J'aimerais bien danser avec Papa, mais Maman va dire que je me donne en spectacle.

Au fur et à mesure que nous avançons, la foule est de plus en plus dense. Il doit y avoir plusieurs milliers de personnes massées sur le port, c'est impressionnant ! Bientôt, nous ne pouvons plus avancer. Cette foule immense et l'excitation qui y règne me rappellent deux autres journées incroyables auxquelles j'avais eu la chance de participer. Ce sont les plus beaux souvenirs de ma vie.

C'était en 1858. Les 4 et 6 août 1858, plus précisément. Le 14 juillet 1858, le tout premier train avait quitté la gare de Cherbourg et, le 4 août suivant, l'Empereur Napoléon III et son épouse, l'Impératrice Eugénie, étaient venus, en personne, inaugurer officiellement la gare de Cherbourg. Comme aujourd'hui, c'était une journée de festivités, avec des confiseries, de la musique, et un défilé des souverains dans la ville. Papa m'avait emmenée assister au défilé, et même si je n'avais pas vu grand-chose, à peine le haut des chapeaux de l'Empereur et sa femme, je me souviens que j'étais très fière d'être là.

Deux jours après, les festivités reprenaient : la reine d'Angleterre, Victoria, avait rejoint Leurs Majestés à Cherbourg. Cette fois, il y avait même eu des feux d'artifices, pendant l'inauguration de la nouvelle digue. Papa m'avait de nouveau emmenée pour assister à l'arrivée de la reine, et Maman était venue aussi. Papa m'avait portée pour que je puisse voir. Et j'ai tout vu : l'Empereur avec sa moustache en pointe, la reine Victoria avec ses petits yeux et ses joues rondes, et la belle Eugénie, avec son air discret, presque timide. Je me souviens avoir crié à pleins poumons, au moment du passage du cortège :

- Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! Vive la reine d'Angleterre !

- Calme-toi, Rosalie, m'avait réprimandée sèchement ma mère.

- Laisse-la donc s'amuser, lui avait répondu mon père, elle n'a que onze ans...

- Et elle va être ingérable en rentrant, lui avait asséné ma mère. Je n'aurai pas la force de la calmer.

Mon père n'avait rien répondu, se contentant de lever les yeux au ciel.

Après le défilé, mes parents s'étaient encore disputés. Pour marquer l'occasion, Papa m'avait acheté, sur l'un des étals, une boîte de

sablés. Ce n'était pas vraiment pour les sablés mais, parce que, sur la boîte en métal, il y avait des dessins de Napoléon III, d'Eugénie et de Victoria. Elle avait été fabriquée spécialement pour la visite des souverains à Cherbourg. Il avait dit que je pourrais y mettre tous mes trésors. Mais la boîte coûtait deux francs cinquante, alors Maman s'était fâchée, en disant que c'était une dépense inutile.

En tout cas, aujourd'hui, j'ai toujours ma boîte et j'en suis très fière. Je range mes rubans, mes fils et mes aiguilles dedans. Après la visite des souverains, une statue du premier empereur Napoléon a été érigée à l'Arsenal. La ville conserve ainsi le souvenir de la visite de l'Empereur et moi, grâce à ma boîte, je conserve le souvenir de l'avoir vu deux fois dans ma vie.

Cette fois, c'est sûr, on ne peut vraiment plus avancer : une foule entière, composée d'ouvriers, de gens richement vêtus et de journalistes qui prennent furieusement des notes dans leurs carnets, a les yeux tournés vers la rade de Cherbourg. Papa a vu quelqu'un qu'il connaît ; il s'approche de lui et lui donne une grande accolade.

- Bonjour Armand ! Belle journée n'est-ce-pas ? Alors, que se passe-t-il ? C'est encore cette histoire de bateau ?

Le jeune homme, Armand, sursaute.

- Bonjour Monsieur Mabire. Oui, c'est encore le bateau venu d'Amérique. D'après les journalistes, ce ne sera plus très long maintenant.

- Eh bien, s'esclaffe Papa, moi qui croyais emmener ma femme et ma fille voir le casino, je me doutais pas qu'elles assisteraient en fait à une bataille navale. Ma foi, si le dénouement est proche, nous allons l'attendre avec toi.

Papa se tourne vers Maman pour lui dire quelque chose. Moi je ne dis rien, je contemple les deux bateaux. On ne parle que d'eux, depuis quelques jours. Le 14 juin, le bateau *Alabama* est arrivé à Cherbourg, il avait besoin de réparations. Dans le journal, ils ont dit que c'était un bateau « confédéré » qui vient du sud des États-Unis. J'ai demandé à Papa ce que ça voulait dire « confédéré ». Il m'a expliqué qu'aux États-Unis, en ce moment, c'est la guerre civile. Deux camps s'affrontent : il y a les « confédérés », qui représentent les états du Sud et qui sont contre l'abolition de l'esclavage parce que ce sont les esclaves qui travaillent sur les plantations et, en face, il y a les « unionistes » qui représentent les états du Nord et qui, eux, veulent abolir l'esclavage. Je ne comprends pas pourquoi il faut faire la guerre pour ça, c'est évident que l'esclavage ne devrait pas exister : traiter des êtres humains pire que des animaux, les priver de liberté sans rien leur donner en échange ? C'est impensable. En France, l'esclavage a été aboli en 1848 et on ne s'en sort pas si mal, alors pourquoi pas là-bas ?

En tout cas, quelques jours après l'arrivée de l'*Alabama*, un navire unioniste est arrivé lui aussi, et a commencé à encercler son adversaire. À Cherbourg, tout le monde ne parle que de ça et attend de voir la suite des événements. Finalement, les deux navires semblent être plus intéressants que l'inauguration du casino...

Soudain, un bruit sourd et énorme se fait entendre. Les unionistes ont lancés des boulets de canon contre les confédérés ! Lentement, l'*Alabama* commence à s'enfoncer dans l'eau. On entend les cris des hommes, certains sautent à l'eau pour échapper à leur sort. En toute hâte, un navire français quitte le port pour aller repêcher les survivants.

Dans la foule, c'est la panique : les enfants pleurent, les femmes crient, tout le monde court dans tous les sens. Je me retrouve bientôt séparée de mes parents. Je regarde partout autour de moi pour les retrouver, mais je suis bousculée en tous sens. J'ai même du mal à rester

debout ; comme je ne suis pas très grande et assez mince, on me bouscule facilement. Alors que je me retourne une nouvelle fois, un gros monsieur richement vêtu me percute violemment. Je tombe au sol. J'essaie de me relever, mais je n'y arrive pas. J'ai peur tout à coup : mes parents ne sont plus là, et si personne ne m'a vue tomber...

Soudain je sens quelqu'un m'attraper par les épaules et me soulever dans ses bras. L'homme part à contresens de la foule et, petit à petit, au fur et à mesure que nous nous éloignons, la foule est moins dense. L'homme s'arrête et m'assied sur un banc. Je lève la tête vers mon sauveur pour le remercier et... je découvre que c'est Armand, que nous avons vu tout à l'heure.

J'aime bien Armand Mouchel. Il a vingt-deux ans et il travaille comme machiniste au Théâtre, sous les ordres de Papa. C'est un gentil garçon, discret et sérieux, et il ne vient jamais conter fleurette aux couturières, contrairement à ses collègues. Je ne l'ai jamais dit aux autres, elles me taquineraient trop sinon, mais je le trouve beau garçon : grand, il a une belle carrure parce qu'il faut beaucoup de force pour être machiniste et soulever les décors. Ses cheveux bruns ondulent un peu et ses yeux sont presque aussi bleus que les eaux de la Manche. Quand il sourit, il a des fossettes sur les joues. Et, en ce moment, il me sourit de son air doux et gentil.

- Merci Armand, lui dis-je en reprenant mes esprits. Vous... vous m'avez sauvé la vie.

- Vous n'avez pas à me remercier, Mademoiselle Mabire, je vous ai vue tomber, je ne pouvais pas vous laisser là. Mais, dites-moi, êtes-vous blessée ? Pouvez-vous marcher ? s'inquiète-t-il soudain.

Je remue les pieds et, surtout, les mains. Visiblement je n'ai rien de cassé. Heureusement, sinon je n'aurais pas pu travailler et Maman se serait mise en colère.

- Tout va bien, dis-je à Armand en lui souriant.

- Dans ce cas, je vais vous raccompagner chez vous, propose-t-il en me tendant son bras. Vos parents doivent s'inquiéter.

Tandis que nous faisons le chemin en sens inverse, Armand me parle de lui. Il m'explique que, depuis peu, il habite dans son propre appartement, rue Loysel, dans la rue du Théâtre. Il ne pouvait plus rester chez ses parents : avec huit frères et sœurs, la place commençait à manquer. Huit frères et sœurs... c'est incroyable, surtout pour moi qui suis fille unique ! Il me dit aussi qu'il se passionne pour l'histoire de Cherbourg, et moi je lui parle de la danse, que j'adore.

Lorsque nous arrivons à la hauteur de l'orchestre installé pour l'inauguration du casino, Armand s'arrête et s'incline respectueusement devant moi.

- Mademoiselle Mabire, me feriez-vous l'honneur de m'accorder cette danse ?

- Oh, mais ce ne serait pas raisonnable, devant tous ces gens. Maman ne serait pas contente, elle dirait que je me donne en spectacle...

- Oui, mais votre mère n'est pas là, donc elle ne le saura pas. Nous ne ferions rien de mal, ce n'est qu'une danse après tout. Allez, insiste-t-il à nouveau, rien qu'une danse, pour me remercier de vous avoir sauvée !

L'orchestre se prépare à jouer une valse. La perspective de danser avec quelqu'un d'autre que Papa est tentante, je dois bien l'avouer.

- Très bien, juste une danse, pour vous remercier.

Ravi, Armand m'entraîne au milieu des autres couples, et la valse commence.

Armand ne danse pas très bien. Il ne danse même pas bien du tout, mais qu'importe. Je me suis sentie libre, je me suis sentie vivante.

Nous sommes arrivés rue de la Paix, devant ma porte. Je me tourne vers Armand.

- Je ne sais comment vous remercier, Armand. Vous m'avez sauvé la vie, et j'ai passé un agréable moment en votre compagnie.

- Tout le plaisir était pour moi, Mademoiselle Mabire.

- Je vous en prie, appelez-moi Rosalie.

- Mais... c'est que... se trouble-t-il. Votre père...

- Vous sera très reconnaissant d'avoir porté secours à sa fille unique. Il ne s'offusquera pas si vous m'appellez par mon prénom.

- Eh bien, soit, répond Armand en riant.

Alors que je m'apprête à ouvrir la porte pour rejoindre la cage d'escalier, Armand reprend la parole :

- Vous avez un bien beau sourire et vous dansez fort bien... Rosalie.

Puis il part précipitamment vers la rue Loysel, me laissant interloquée et confuse sur le pas de la porte.

Chapitre 3

Cherbourg, vendredi 24 juin 1864

Ce matin, sur la route du Théâtre, nous reparlons avec Papa du navire confédéré qui a été coulé la semaine dernière. Les Français ont porté secours à beaucoup d'hommes, les unionistes aussi, mais il y a quand même eu des victimes. Trente hommes ont perdu la vie, trois d'entre eux sont morts à l'hôpital et sont maintenant enterrés au cimetière de Cherbourg. Je suis certaine qu'il y a eu d'autres victimes qui n'ont pas été repêchées. Ceux que la mer prend, elle les rend rarement. Notre débat est animé car nous ne sommes pas d'accord.

- Je comprends pas qu'on ait enterré des chiens qui défendent l'esclavage, s'exclame Papa avec force. Dévorés par les crabes au fond de la Manche, voilà ce qu'ils méritaient !

- Non, je lui réponds à mon tour. Ces « chiens » comme tu les appelles sont avant tout des hommes qui se sont engagés à servir une cause qu'ils croyaient juste. Ils se sont trompés, mais tout le monde peut faire des erreurs. Et d'ailleurs, qu'en savons-nous ? Peut-être n'ont-ils même pas eu le choix et ont été obligés de s'engager. On dit même que beaucoup d'entre eux étaient en fait des mercenaires anglais ! Et puis, quel que soit leur camp, ils laissent sûrement derrière eux des parents, des femmes ou des fiancées, peut-être même des enfants. Dans leur douleur, leurs familles sauront qu'au moins ils ont été enterrés dignement.

Mon père me regarde, visiblement surpris.

- Eh bien, y a pas à dire ma fille, t'es vraiment une sacrée de tête de boué !

Il éclate de dire et je hausse les épaules. Non je ne suis pas têtue. Simplement, je crois qu'on ne plaisante avec la vie. C'est vrai, toute cette foule qui attendait impatiemment le dénouement de l'affaire comme on attend le début d'un spectacle ne se rendait pas compte qu'en fait elle attendait la mort des centaines d'hommes présents à bord de l'*Alabama*. Pire, elle s'en réjouissait. Moi, je ne vois pas ce qu'il y a de réjouissant ou d'amusant dans la mort d'un homme.

- Eh ben dis donc, mon pauvre Henri, elle est vraiment pas facile vot' fille ! s'exclame une voix derrière nous.

Nous nous retournons. La voix appartient à Victor Lecomte, un ouvrier-machiniste. Au Théâtre, il est très apprécié du personnel féminin... mais beaucoup moins des autres. À vingt-cinq ans, Victor passe pour un véritable séducteur : les rumeurs disent qu'il a brisé beaucoup de cœurs. C'est vrai qu'il est assez beau avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, mais sa personnalité gâche tout. Il est moqueur, il se mêle de tout ce qui ne le regarde pas, il critique tout et dit savoir tout faire mieux que les autres. La rumeur dit aussi qu'il passe beaucoup de temps dans les tavernes et les cabarets à boire et jouer. Papa ne l'apprécie pas tellement non plus : il lui reproche son manque d'assiduité et sa trop grande familiarité. Et moi, je n'aime pas beaucoup son ton ni ses jugements sur moi.

- Victor, je t'ai déjà demandé de m'appeler Monsieur Mabire, le rabroue Papa.

- Ma foi, c'est pas à moi qu'il faut faire la morale, mais plutôt à vot' fille qui vous tient tête, Monsieur Mabire, répond Victor en ricanant et en insistant bien sur le « Monsieur Mabire ».

Mon sang ne fait qu'un tour et je m'empresse de répliquer d'un ton sec et ferme :

- Je ne tiens pas tête à mon père, Monsieur, j'exprime simplement une opinion.

- Une opinion ? ricane Victor de plus belle. Et depuis quand elles ont des opinions, les bonnes femmes ?

- Depuis qu'elles vont à l'école, grâce au Ministère de l'Instruction Publique et à la décision de Sa Majesté l'Empereur Napoléon III. Mais peut-être souhaitez-vous signifier votre désapprobation politique à Sa Majesté ?

- L'école, s'esclaffe encore Victor. Quelle idée ! Voilà les ravages de l'éducation des filles : elles savent plus rester à leur place.

J'ouvre la bouche pour lui répondre, mais mon père me fait signe de me taire. Nous sommes arrivés devant le Théâtre et la direction n'apprécie pas les disputes entre les membres du personnel.

Situé aux n°11 et 13 rue Loysel, le Théâtre de l'Alma n'a pas vraiment l'aspect d'un théâtre. Construit sur deux étages, un passant pourrait croire qu'il s'agit de l'hôtel particulier d'un notable cherbourgeois, avec ses hautes fenêtres arrondies et ses grandes portes au rez-de-chaussée. La façade n'est pas spécialement ornée, si ce n'est par deux bustes d'auteurs dramatiques. De chaque côté de l'entrée, on trouve un café. Par contre la salle est richement décorée : partout des tableaux, des statues, des lustres en cristal, des miroirs en or, de riches fauteuils, c'est magnifique ! Les spectateurs se plaignent de son inconfort, ils sont difficiles, tout de même ! Moi, je trouve que c'est très agréable d'y travailler, surtout que c'est un théâtre récent.

Il a été construit et inauguré en 1854 pour remplacer le Théâtre de la Comédie, rue de la Paix. C'est le propriétaire du Théâtre, le docteur Loysel, qui l'a construit, sur ses terres et à ses frais. On ne voit pas souvent Monsieur Loysel, mais dans les couloirs on murmure que son frère va le remplacer. Par contre, on voit beaucoup plus le directeur du Théâtre, parce que c'est lui qui doit s'assurer que les sept-cent-soixante-quinze spectateurs que la salle peut accueillir passent une bonne soirée. Jusqu'à

l'année dernière, Monsieur Valmont était directeur mais il a été remplacé par Monsieur Chauloux. Je n'ai vu le nouveau directeur qu'une directeur qu'une ou deux fois, mais j'ai souvent vu sa femme. Madame Chauloux est au Théâtre tous les jours et elle vient toujours s'enquérir de nous et de nos conditions de travail. J'aime bien Madame Chauloux, elle est sincèrement gentille, elle ne fait pas semblant de s'intéresser à nous.

Alors que nous empruntons l'entrée de service, Papa se dirige vers les bureaux de la direction : il a rendez-vous avec le metteur en scène d'une nouvelle pièce. Je continue mon chemin vers l'atelier des confection, Victor sur mes talons. Il n'a rien à faire ici, il le sait. Sa place est dans les coulisses, derrière la scène, mais certainement pas au milieu des ouvrières. Arrivée devant l'atelier, j'ouvre la porte et entre dans la pièce où une dizaine d'autres filles sont déjà installées. Tandis que je reprends ma place habituelle, sous une grande fenêtre qui m'apporte suffisamment de luminosité pour me concentrer sur mon ouvrage, mes compagnes gloussent bêtement parce que Victor est entré à ma suite et fait semblant d'être l'une d'entre nous.

Soudain le silence se fait. Nous nous levons d'un bond. Christine, la couturière en chef, vient d'arriver, une pile de papiers dans les bras. Elle n'est pas méchante, mais elle est impressionnante parce qu'elle est autoritaire, et qu'elle connaît le monde du théâtre comme personne. Elle travaille au Théâtre depuis qu'elle a quinze ans, comme sa mère et sa grand-mère avant elle. Elle n'a jamais travaillé ailleurs. Aujourd'hui, à cinquante ans, je crois bien que c'est elle la personne la plus respectée de l'Alma, même avant Monsieur le directeur ! La différence entre Christine et nous, c'est que, contrairement à nous, elle porte le titre de couturière. La couturière, c'est la responsable de l'atelier, c'est elle qui décide de tout. Nous, les exécutantes, nous sommes des ouvrières de la couture. Certaines d'entre nous deviendront certainement couturières à notre tour, un jour, quand d'autres resteront ouvrières toute leur vie.

D'un geste de la main, elle nous fait signe de nous asseoir, puis elle jette un regard noir à Victor.

- Monsieur Lecomte, lui dit-elle finalement, vous n'avez rien à faire ici. Rejoignez immédiatement votre service. Et que je ne vous revoie pas, sans quoi je me plaindrai de vous à la direction. Mes filles n'ont pas de temps à perdre avec un bonimenteur tel que vous.

Sans un mot, Victor se lève et s'en va. Avant de fermer la porte, il se retourne et nous adresse un clin d'œil. Les filles gloussent de plus belle. Christine frappe dans ses mains pour ramener le silence.

- Mesdemoiselles, mesdames, un peu de silence ! Dieu sait ce que vous trouvez à cet individu... soupire-t-elle avant de poursuivre. J'ai ici les modèles des costumes que nous allons devoir confectionner pour la prochaine pièce. Si nous pouvons en réutiliser certains d'anciennes représentations en les réadaptant, d'autres doivent être entièrement conçus par nos soins. Mabire, Burnouf et Leclerc, vous vous occuperez de réadapter les anciens costumes, et vous vous tiendrez aussi à disposition pour les retouches et réparations des costumes de la représentation en cours. Les autres, vous êtes en charge de la création des nouveaux costumes. Au travail !

Sans un mot, chacune va chercher le matériel dont elle a besoin, puis nous commençons à coudre.

Je sursaute. Une veste vient d'être déposée sur la robe sur laquelle je travaille.

- Mabire, m'ordonne Christine, il faut recoudre les boutons de cette redingote, sans quoi ils ne vont pas tenir. Il faudrait aussi que vous repreniez les coutures des épaules, l'acteur s'est plaint d'être trop engoncé.

Puis elle se tourne vers Pauline, ma voisine.

- Burnouf, vous allez m'accompagner prendre les mesures des futurs acteurs. Je compte sur vous pour rester calmes et appliquées pendant mon absence, nous rappelle-t-elle avant de quitter l'atelier, Pauline sur ses talons.

Je pique mon aiguille dans la robe et, avant de reprendre la veste, j'étire mes doigts. Je ne sais pas depuis combien de temps je couds. Six, sept heures ? Ou peut-être plus ?

- Encore un acteur qui a grossi, me lance Lucie, mon autre voisine, en désignant la veste du menton, c'est pour ça qu'il est engoncé pardi !

Je souris. Elle aussi est en charge des réparations et des retouches, et Christine lui a apporté une robe dont la jupe est entièrement déchirée.

- Je me demande bien ce qu'a pu faire ton actrice pour mettre sa robe dans cet état, je lui dis à mon tour.

- Ah ça, on comprendra jamais rien aux caprices de nos actrices !

Nous nous taisons brusquement. La porte de l'atelier vient de s'ouvrir. Mais non, ce n'est rien, les filles gloussent alors que ce n'est que Victor.

- Ça y est, elle est partie la vieille bique ? lance-t-il joyeusement, ce qui fait encore plus rire mes compagnes.

Moi je ne ris pas. Pourquoi faut-il toujours qu'il vienne nous déranger ? N'a-t-il jamais rien à faire ? Il discute un instant avec mes compagnes, avant de venir se planter devant moi. Je n'aime pas tellement le regard qu'il pose sur moi, il me met mal à l'aise.

- C'est bien joli ce que tu fais ma belle, dit-il en s'emparant de la robe. J'savais pas que t'avais des doigts de fée.